

Le Schwyzertütsch: l'opinion tessinoise

D. ROBBIANI, journaliste et conseiller national, Arogno/TI

Comme dans «I pagliacci», excusez-moi si «da sol mi presento»!

Je suis journaliste depuis 22 ans, collaborateur de la télévision suisse depuis 20 ans; j'étais rédacteur en chef du Téléjournal-Telegiornale-Tagesschau jusqu'à l'année passée et pendant 10 ans; durant cette même période j'ai été vice-président de la conférence des directeurs de l'information, des rédacteurs en chef de l'Eurovision, organisation qui rassemble les responsables d'une trentaine de journaux télévisés. Dans cette organisation, je préside actuellement une commission pour l'étude et le développement des échanges internationaux d'actualités.

J'ai également écrit trois livres, et j'écris toujours dans la presse. Je préfère la communication écrite à la communication audiovisuelle, mais peut-être suis-je spécialiste, ou plutôt simple praticien de la communication avec les images et le son original.

Ceci pour vous dire que vous avez probablement raté le bon conférencier!

J'ajoute que, même si j'ai vécu pendant une vingtaine d'années en Suisse alémanique, je ne parle pas le Schwyzertütsch (j'ai même de la peine à écrire ce mot avec toutes ces consonnes). Je le comprends bien sûr; le Züritütsch de mes enfants mieux que le Bernertütsch de mes collègues. Car parmi les difficultés que présente le Schwyzertütsch, il y a celle du choix entre vingt versions de cet idiome. A Berne, dans le couloir des pas perdus, la langue la plus répandue, même si souvent elle n'est pas écoutée, c'est le Schwyzertütsch.

Au Conseil national, je parle de préférence italien, pour les cinq raisons suivantes:

1. pour défendre la langue italienne, qu'il faut promouvoir;
2. en règle générale personne n'écoute, et il est difficile de faire changer d'opinion à la tribune;
3. une soixantaine de députés parlent couramment italien. Pour les autres, la traduction simultanée existe;
4. en s'exprimant dans sa propre langue on est plus efficace, car les mots représentent seulement le 40% de la communication, le reste étant couvert par la mimique, la «gestualité» et la capacité à convaincre;
5. pour tout le monde, l'italien est le «bel canto», la langue de l'opéra, donc mes interventions constituent «un intermezzo musicale»!

Pour revenir au thème de ce colloque, je n'ai pas de théories ou de thèses à vous vendre, mais simplement des réflexions qui découlent de mon expérience personnelle dans le domaine des communications de masse.

Pendant plus d'un quart de siècle, le journal télévisé de la SSR a été centralisé à Zurich. Il l'est toujours mais sera prochainement régionalisé.

Parler de centralisation est impropre. En effet, le Téléjournal-Tagesschau-Telegiornale était un quotidien d'informations nationales, avec des éditions linguistiques pour les différents publics suisses. Il représentait «la solution fédéraliste du journal télévisé d'un pays fédéraliste».

Les installations techniques, la machinerie, permettaient de respecter la sensibilité propre à chaque public, car la valeur décroissante d'une nouvelle, en raison de son éloignement, est un fait incontestable.

L'ordonnance du Téléjournal, du Tagesschau et du Telegiornale et le style de présentation étaient suffisamment «régionalisés».

«Nationaux», centralisés, c'étaient l'approche commune des événements, l'évaluation, l'information de base, les nouvelles politiques suisses, la couverture des grands événements, le contrôle, les responsabilités, les objectifs de la politique d'entreprise, ainsi que les structures techniques. Une machinerie centralisée pour produire des éditions «régionales».

Il existe cent et une manières d'élaborer un journal télévisé, mais dès le début, on avait choisi le modèle anglais, c'est-à-dire le journal de nouvelles (le «news»): communiquer purement et simplement des nouvelles.

Or, quand on se limite à donner des nouvelles, même si elles sont évaluées et expliquées («backgrounds» ou informations en profondeur, avec l'arrière plan des faits), il n'y a pas de place pour des différenciations linguistiques ou des mentalités régionales.

Les faits sont identiques pour le téléspectateur tessinois, suisse alémanique ou romand. La langue italienne, française ou allemande ne change pas les événements.

Sous forme de nouvelles télévisées, les faits sont donnés de la même façon technique et journalistique.

Il n'y a pas une manière allemande, française ou italienne de passer à l'antenne des nouvelles pures ou descriptives (je ne parle pas des reportages, des dossiers, des débats et des commentaires), et il n'y a pas une manière romande, tessinoise ou suisse alémanique de recevoir ces nouvelles.

Sauf peut-être que les Latins comprennent plus vite et réagissent moins souvent par des plaintes!

C'est la preuve que la langue ne peut pas influencer l'information audiovisuelle pure et simple.

Prenez un journal télévisé anglais, remplacez le texte qui accompagne la présentation à l'écran et les images par une version française et vous aurez notre Téléjournal.

Il ne faut pas non plus oublier que les informations de base qui arrivent à la rédaction d'un journal télévisé par le truchement des agences ou de l'Eurovision sont souvent rédigées dans une langue (d'habitude l'anglais) qui n'est ni celle des rédacteurs, ni celle du public.

On n'a pas pris en compte cette caractéristique du journal télévisé suisse et on a décidé la régionalisation, c'est-à-dire le Téléjournal à Genève (à partir de l'automne prochain), le Telegiornale à Lugano (dans 3 ou 4 ans) et, pratiquement depuis le début de 1980, le Tagesschau autonome à Zurich.

Bien sûr, la régionalisation a aussi ses avantages:

- l'ordonnance des sujets et l'importance journalistique qu'on leur donne se rapprochent mieux de la sensibilité propre du public auquel l'émission est adressée (mais c'était également possible avec la centralisation car les installations techniques permettaient des éditions différenciées);
- une conception globale (expression à la mode) de l'information dans le cadre régional (le Téléjournal est «à la une» d'un journal télévisé complété par la chronique locale, le débat, le dossier, etc);
- une plus grande flexibilité dans la grille des programmes et une insertion plus harmonieuse du journal-TV dans le programme-TV de la région;
- avec la régionalisation, on peut éviter le double emploi, utiliser d'une façon rationnelle les moyens techniques et humains et créer une «job-rotation» pour les journalistes;
- enfin, ce procédé permet de présenter plus de déclarations, de témoignages sonores et d'interviews.

C'est justement de cette dernière possibilité que le Tagesschau a déjà essayé de profiter. Or, pour un message adapté à la sensibilité du public régional suisse alémanique, les déclarations, les témoignages et les interviews se font naturellement en Schwyzertütsch.

Pendant 25 ans, durant la centralisation, toutes les déclarations et les interviews étaient réalisées en bon allemand. La rédaction du Tagesschau entend désormais diffuser les documents sonores en «Mundart». C'est-à-dire rendre l'information plus vivante, mais cela empêchera d'utiliser les mêmes documents sonores pour le Téléjournal et le Telegiornale.

En Schwyzertütsch, le message télévisé devient plus attrayant pour le public suisse alémanique, il a plus d'impact, mais il réduit l'audience à l'intérieur des frontières linguistiques d'une région.

Informé signifie mettre en forme. Communiquer signifie rendre commun. La «forme» linguistique de la communication verbale en Suisse allemande est indubitablement le «Mundart» et non pas le «Hochdeutsch». Mais en Suisse, existe-t-il un seul public ou des publics?

Par exemple, parler de régions pour la communication radiophonique et télévisée est impropre. L'origine se situe dans la région, mais l'audience reste extrarégionale. Ceci vaut aussi pour la radio, qui ne connaît pas de frontières.

Il faudrait parler de public linguistique. L'édition de langue italienne du journal télévisé suisse a plus de téléspectateurs en Suisse alémanique (immigrés italiens et ressortissants tessinois) qu'en Suisse italienne elle-même.

Voici donc les deux réflexions que je propose à votre attention critique et qui découlent de mon expérience personnelle:

1. Dans la communication, qu'est-ce qui est le plus important: ce que l'on dit (le message du journal télévisé dans l'exemple que j'ai cité) ou le public auquel on s'adresse (public suisse alémanique qui préfère un message en Schwyzertütsch)?
2. Faut-il être soi-même (et alors utiliser le Schwyzertütsch dans la communication télévisée) ou communiquer avec les autres (c'est-à-dire donner les interviews et les déclarations en bon allemand)?

Restreindre ou amplifier le rayonnement de la communication?

La semaine prochaine commence au Conseil national le débat sur l'immigration, la nouvelle loi sur les étrangers et l'initiative populaire «être solidaire».

Discutant le statut du saisonnier, la loi essaye de discipliner le séjour, l'emploi et la mobilité des étrangers par des règlements de police, alors que l'initiative populaire vise l'intégration des immigrés. Attention: intégration et non pas assimilation. S'assimiler signifie renoncer à son identité. S'intégrer signifie accepter l'identité socio-culturelle, donc également la langue des hôtes.

Pour être assimilé, mais aussi intégré, il faut connaître la langue du pays. Dans certaines communes suisses alémaniques, la procédure de naturalisation exige, entre autres, la connaissance du Schwyzertütsch.

Les Espagnols, les Grecs, les Yougoslaves ou les Turcs immigrés en Suisse allemande n'apprennent pas tout de suite l'allemand, mais l'italien. Il ne s'agit pas seulement d'une question d'ordre social (le groupe

minoritaire est plus proche des autres minorités). Même lorsqu'ils suivent des cours de langue allemande, ils s'expriment plus rapidement et avec plus d'aisance en italien. Or, l'immigrant ne se sent parfaitement intégré que lorsqu'il parle Schwyzertütsch. La seconde génération, par exemple, se sent à l'aise et dans une certaine sécurité, malgré son statut d'étranger et l'impossibilité d'exercer les droits politiques. Pourquoi? Parce qu'elle parle suisse allemand, la langue de celui qui compte et commande.

Deuxième exemple d'une même thèse:

Le Tessin vient de vivre un événement historique: l'ouverture au trafic routier du tunnel du St-Gothard.

On appelle mon canton «la repubblica dell'iperbole», la république de l'hyperbole. A cette occasion, il a été à la hauteur de cette définition historique «inventée» par notre grand écrivain et poète Francesco CHIESA.

On a parlé d'ère nouvelle, d'un Tessin encore plus suisse, d'une artère qui nous lie au corps suisse, de possibilités de faire circuler les idées (mais est-ce qu'une montagne peut bloquer les idées, ou est-ce qu'un trou peut servir de canal pour la circulation des idées?), et on a prétendu que, grâce au tunnel routier, le Tessin allait retrouver son deuxième souffle économique après les années du «boom».

Mais sur le plan économique, le Tessin a toujours été dépendant de la Suisse alémanique. On appelle l'économie tessinoise «una economia a rimorchio della Svizzera tedesca». Pour les Tessinois, leur canton, économiquement, est un simple couloir, pour les Suisses alémaniques, il est la filiale ensoleillée de leur entreprise. Les opérateurs économiques tessinois ont toujours été les médiateurs serviles (portaborse / porteurs de serviettes) des opérateurs économiques suisses alémaniques.

Pour s'introduire dans le monde des affaires, il faut parler l'allemand, et tant mieux si on s'exprime en Schwyzertütsch!

Dans les écoles tessinoises, maintenant à partir de la deuxième classe primaire, on apprend le français (à mon époque on apprenait une deuxième langue seulement au gymnase et l'allemand dans les écoles supérieures). Déjà à l'époque, on disait aux enfants que pour vivre en Suisse il fallait apprendre le français, que pour y faire des affaires l'allemand était indispensable, mais que pour devenir riche, le Schwyzertütsch était conseillé!

Au-delà de l'anecdote, voici ma troisième réflexion:

Si la langue est instrument du pouvoir, et si le pouvoir est représenté avant tout par l'économie, le Schwyzertütsch n'est pas la cinquième mais bien la première langue helvétique.

Le thème de la langue comme instrument du pouvoir a été illustré par Gavino LEDDA, dans son livre «Padre padrone». LEDDA, fils d'un berger de Sardaigne, devient un homme (homo economicus, homo sapiens, mais aussi homo ludens) quand il arrive à comprendre la valeur des mots et à se servir du capital que constitue le langage.

Au Synode des instituteurs des écoles primaires du canton de Zurich, réunis la semaine passée, les participants ont critiqué le fait que l'on parle «hochdeutsch» à partir de la deuxième année d'école déjà.

Nous assistons à un retour d'enthousiasme pour le Schwyzertütsch. Nous l'appelons «operazione nostalgia», opération nostalgie. Tout semble très rétro, mais il s'agit d'une réalité.

Il existe actuellement – pas seulement en Suisse alémanique – une tendance à se renfermer sur soi-même, à boucher les horizons, à ignorer le monde.

Il se peut que le message global des mass media, le flot des nouvelles, les fenêtres électroniques sur la planète, et jusqu'à l'intérêt pour la lune, la théorie de McLuhan du message qui transforme l'humanité en une grande famille et le globe en un grand village, il se peut que tout cela ait poussé les gens à se replier sur eux-mêmes, à regarder avec les lunettes de la myopie, à écouter les choses simples qui s'expriment avec la langue du cœur et de la mère, et non pas avec celle que l'on apprend à l'école et à l'université.

Il faut dire qu'on assiste, au Tessin également, à un renouveau du dialecte qui, à la différence du suisse allemand n'est pas un idiome, il s'agit de «longobardo» et non pas d'une dérivation de l'italien.

Des aspects culturels valables apparaissent dans cette récupération. Ainsi, les gens de la vallée et de la campagne ne parlent pas seulement le dialecte mais pensent dans cette langue. Mais le dialecte tessinois ne se prête pas à la recherche, à la circulation et à la vérification des idées. Cela vaut-il aussi pour le Suisse allemand?

Dernière expérience, récente pour moi:

Nous n'avons pas un parlement où l'on parle mais un «leggimento» (une tribune où l'on lit). L'improvisation, la rhétorique et la dialectique y sont de rares exceptions. Les députés suisses alémaniques sont particulièrement ennuyés à la tribune, parce qu'ils s'expriment dans une langue écrite et non pas parlée. La communication ne consiste pas seulement en langage, et lorsqu'il faut contrôler ses mots, on ne réussit pas à utiliser les autres formes expressives: mimiques, gestes, faculté à convaincre.

Voici mes conclusions:

Il y a des avantages à pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle, mais également à la communication, qui doit être simple et synthétique, pour un auditoire qui possède des notions de base.

Nous pourrions nous permettre une langue vulgaire si nous avions une langue nationale commune.

Ce n'est pas en apprenant le Schwyzertütsch, mais en répandant la connaissance des trois langues officielles qu'on évitera l'hégémonie linguistique. L'hégémonie de la langue de la majorité et du pouvoir économique et politique.

Donc: oui au Schwyzertütsch, à condition qu'il soit vraiment la cinquième et non pas la première langue. De plus, je souhaite que la langue italienne trouve sa place en Suisse romande et en Suisse alémanique.